

contact

BULLETIN D'INFORMATION DE L'UNIVERSITE DE LA REUNION

NOV 83

VIE CULTURELLE



E. Genvrin (Hermocrate) et Frédérique Cheynet (Léontine)

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Laissons à René Squarzoni qui a parfois du mal à cuver « l'ambrosie » que Volland verse dans son verre des provisions d'Alka-Seltzer (voir Contact n° 3) : pour le début de cette saison théâtrale il est peu probable qu'il ait besoin que l'on puisse l'aborder, *Le Triomphe de l'Amour*, par quelque réplique que l'on puisse l'aborder, ne parle pas de la Réunion et n'a aucune raison de piquer les susceptibilités. Attendons *Torouge*, la prochaine création de la troupe, pour surveiller notre foie.

Pour l'instant le militant myope — qui n'a, quoi qu'on en dise, pas la vue si basse — vient avec beaucoup de clairvoyance de passer le relais directorial à Pierre-Louis Rivière et cette initiative est une réussite car Pierre-Louis, remarqué pour ses qualités d'acteur dans *Nina Ségamour*, est aussi visiblement un metteur en scène très doué. Il aime Marivaux, a voulu nous le faire aimer et nous conte à sa manière le *Triomphe de l'Amour*.

L'intrigue en elle-même est abracadabrante et réglée comme un vaudeville : une princesse spartiate (Léonide) vient avec une de ses suivantes (Corine), qui fait avec elle la paire, perturber un petit monde de philosophes (Hermocrate, Léontine et Agis) vivant jusqu'à présent comme en pantoufles. Léonide aime Agis mais ne peut l'aborder de front. Pourquoi cela ? Mais parce que la comédie ne commence que dans la continuation d'une histoire assez tragique que la scène d'exposition s'empresse de nous apprendre, une de ces salades à la grecque où une femme enlevée par amour entre dans la composition de l'assaisonnement. Le rideau se lève, métaphoriquement parlant, une génération après cette crise dramatique. Léonide, nièce d'un usurpateur au sang chaud, est devenue sans l'avoir voulu la souveraine de Sparte. Ayant aperçu un jour dans sa retraite clandestine le jeune Agis qui devrait être le légitime occupant du trône, elle s'est enflammée pour lui et brûle de lui rendre sa juste place en lui offrant son cœur. Cela n'est pas facile car le jeune prince est depuis sa plus tendre enfance prévenu contre elle et a toutes les raisons du monde de la haïr. Pour faire aboutir son projet, notre aventurière en jupon enfille une culotte et dispose plus d'un tour dans la sacoche de sa femme de chambre ; évidemment déguisée en valet. Ni vu ni connu, je t'embrouille. Me reconnais-tu ? Je t'achète et tu vas désormais m'aider à faire avancer l'imbroglio. C'est ainsi qu'Arlequin et Dimas entrent dans la mascarade. Très bien secondée, Léonide arrive à ce véritable tour de force de promettre son cœur à trois êtres différents. Elle se fait aimer non seulement de celui auquel elle se destine, mais encore de ses deux farouches gardiens, le philosophe et sa sœur, qui sinon l'empêcheraient de rester auprès de celui pour lequel elle éprouve un penchant véritable. En tant que Phocion, jeune voyageur, elle fait connaître à la prude, revêche et décatie Léontine une passion romanesque. En tant qu'Aspasie, elle force le cœur du misogyne Hermocrate dans ses derniers retranchements et l'oblige à se rendre. Avec la première version de ce personnage, Agis découvre l'amitié ; avec la seconde, il découvre l'amour. Que lui révèle donc la troisième version, celle qui lui dévoile la vérité ?

Qu'il a été dupé, floué comme les autres par une amante, peut-être bien intentionnée à son égard, mais capable de jouer avec une cruauté inimaginable avec les sentiments d'autrui. La fin n'excuse pas n'importe quels moyens ; c'est ce que raconte l'interprétation du fin mot de cette histoire. Agis, abasourdi par le coup qui vient de lui être porté, courbe lamentablement la tête. Il a la mine déconfite et, n'était un restant de maquillage, il serait à peu près aussi olivâtre que son costume. Tout bien pesé est-ce le *Triomphe* ou la *Déconfiture de l'Amour* que nous venons de voir jouer ? Il y a 28 ans, Jean Vilar avait montré « le spectacle d'un libertinage tout-puissant puisqu'il est aussi amour : après s'être joué, sous le couvert du déguisement, de la Philosophie et de la Pruderie, ce libertinage, fort de l'irrésistible pouvoir de la jeunesse, s'épanouira en amour librement consenti et mutuellement célébré » (Bernard Dort, *Théâtre Public*, p. 71). Il avait promené cette pièce de Paris à Avignon, de Londres à New-York, l'avait fait applaudir par plus de 170 000 spectateurs. Reprenant la formule du jeune Roland Barthes, on clamait partout qu'on voyait enfin un jeune Roland Barthes, on clamait partout qu'on voyait enfin un Marivaux sans marivaudage. Ce fut un triomphe, le 8ème plus grand du TNP.

Dans la mise en scène de Pierre-Louis Rivière, on peut douter que l'amour entre les deux protagonistes s'épanouisse ensuite et soit mutuellement célébré. La trompeuse s'est trompée dans son calcul et risque bien d'avoir appris avec quelques décennies d'avance qu'on ne badine pas avec l'amour. La comédie reste cruelle jusqu'au bout, et même après que les lumières soient éteintes. Volland a donc, par rapport à Vilar, senti différemment la leçon de cette inhumaine comédie.

Vilar/Volland. Une paire minimale jargonneraient les linguistes. Même passion, même combat pour établir un théâtre populaire, vivant, ouvert à tous. A part ça, plus d'un phonème d'écart, et surtout un travail qui ne se déroule pas à la même échelle. Comment comparer le petit étal du grand marché avec son théâtre de poche à Chaillot ou à la cour d'Honneur, ces gigantesques super-marchés de la culture ? On ne peut tout de même pas leur demander de faire le même Score ?

A être ainsi rétrécie, l'aire scénique aurait pu se transformer en un boudoir-bonbonnière et se charger de catogans et d'habits couleurs pastel, à la Louis XV. Il n'en est rien. La « Perspective » de Watteau qui sert de toile de fond nous transporte juste ce qu'il faut dans un musée imaginaire où les personnages des fêtes galantes se promènent sur scène. Ce sont visiblement les couleurs automnales du tableau — très brillamment reproduit par Hélène Coré — qui ont influencé la palette du metteur en scène. L'harmonie est si bien établie que tout le décor, piliers y compris, poute la livrée de la princesse Léonide. Au fond de l'allée picturale, se profile un bâtiment qui, dit-on, représenterait le château que le banquier Crozat, ce riche financier, ami de Watteau, amateur et collectionneur de peintures possédait. Le *Triomphe de l'Amour* étant aussi celui de *Plutus*, un lieu qui rappelle les transactions financières est bien à sa place ici mais ce n'est évidemment pas l'interprétation que l'on songe à donner de prime abord. La porte monumentale, triplement étagée, figure le temple de la Philosophie tant qu'on ne pense qu'à Hermocrate ; dès que Léonide intervient, elle se mue instantanément en Temple d'Aphrodite et de son fils Eros.

Le discours amoureux de Léonide ne craint pas les argumentations serrées ; pour soutenir toute cette rhétorique, la plus jolie des figures et une langue bien pendue sont des appuis importants. Mais Pierre-Louis Rivière a surtout voulu laisser parler « la vérité des corps » et dans sa mise en scène tous les corps parlent d'eux-mêmes, écrivant un traité de scolastique sur le désir amoureux qui étudie bien des cas de figure.

Tous les acteurs sont à féliciter : Chamsiddine Benali est un Arlequin, endiablé comme il se doit, qui fait des « cascades » éblouissantes ; Rachel Pothin (Corine) est aussi charmuse que sa maîtresse et séduit le public ; Arnaud Dormeuil, le jardinier qui parle à Saint-Denis le patois de Vaugirard, déchaîne tous les soirs le même hilarité.

Les rôles de serveurs sont d'une importance extrême mais n'oublions pas leurs maîtres : Frédérique Cheynet (Léontine) pour son art de la mimique qui la métamorphosait à souhait ; Emmanuel Genvrin (Hermocrate) pour sa comique interprétation du barbon amoureux ; Pierre-Louis Rivière (Agis) pour la finesse de son jeu et enfin, et surtout Nathalie Manciet (Léonide) dont le talent est désormais confirmé.

Varthoux ! vous êtes de fins marles, mais je sis marle itou, moi.